

JULIEN MADON, LISA AZUELOS ET JÉRÔME SEYDOUX PRÉSENTENT

**SVEVA
ALVITI**

**RICCARDO
SCAMARCIO**

**JEAN-PAUL
ROUVE**

**NICOLAS
DUVAUCHELLE**

DALIDA

UN FILM DE LISA AZUELOS

DURÉE : 2H04

SORTIE LE 13 JUILLET

DISTRIBUTION ET RELATIONS PRESSE
PATHÉ FILMS SA
NEUGASSE 6
8031 ZÜRICH 5
TÉL. : 044 277 70 83
KATHARINA.STRAUMANN@PATHEFILMS.CH



MATÉRIEL TÉLÉCHARGEABLE SUR WWW.PATHEFILMS.CH



■ SYNOPSIS

DE SA NAISSANCE AU CAIRE EN 1933 À SON PREMIER OLYMPIA EN 1956, DE SON MARIAGE AVEC LUCIEN MORISSE, PATRON DE LA JEUNE RADIO EUROPE N°1 AUX SOIRÉES DISCO, DE SES VOYAGES INITIATIQUES EN INDE AU SUCCÈS MONDIALE DE GIGI L'AMOROSO EN 1974, LE FILM DALIDA EST LE PORTRAIT INTIME D'UNE FEMME ABSOLUE, COMPLEXE ET SOLAIRE... UNE FEMME MODERNE À UNE ÉPOQUE QUI L'ÉTAIT MOINS... MALGRÉ SON SUICIDE EN 1987, DALIDA CONTINUE À RAYONNER DE SA PRÉSENCE ÉTERNELLE.

INTERVIEW DE LISA AZUELOS



LISA AZUELOS, POURQUOI UN FILM SUR DALIDA ?

À dire vrai, je n'étais pas particulièrement fan de Dalida avant de commencer à travailler sur elle. On me l'a en quelque sorte mise sous le nez lorsqu'on m'a proposé le projet ! Dès que j'ai commencé à me documenter sur elle, j'ai senti une émotion très forte, et qui n'a fait que croître. Dalida n'est pas qu'une femme de records - artiste française la plus récompensée du show business, 170 millions de disques vendus, 2000 chansons enregistrées, 70 disques d'or etc... - c'est un personnage hors du commun. Tous les gens célèbres n'ont pas eu un destin. Elle, si.

QUE VOULEZ-VOUS DIRE ?

Sa trajectoire est aussi lumineuse que tragique ! La vie de Dalida, c'est un roman, avec tous les ingrédients des séries les plus addictives. Sa gloire a été à la hauteur de son immense solitude. Très vite, j'ai su qu'il fallait raconter non pas l'histoire d'une femme tout court mais l'histoire d'une femme qui n'arrive pas à être heureuse. Je voulais donner l'extrême-onction à Dalida. Qu'on la comprenne, que l'on excuse son geste final. Sa malchance a été d'être une femme moderne dans une époque qui ne l'était pas ! À 25 ans près elle aurait pu garder ce bébé « hors mariage » ou avorter dans des conditions qui ne l'auraient pas rendue stérile, ou encore assumer d'être une « cougar ». Elle n'aurait - peut-être - pas été malheureuse au point de se suicider.

POURQUOI LE PROJET DE FILM A-T-IL PRIS AUTANT DE TEMPS ?

Sans doute parce qu'avec un personnage aussi immense, aussi complexe, rien ne peut être simple ! Le projet a changé de direction, d'actrice, d'angle. J'ai laissé tomber une première fois mais le film m'est revenu... Curieusement, je savais qu'un jour j'y arriverais car en 2012, une médium m'a dit « Dalida est contente que vous racontiez son histoire ». J'ai répondu « Ça m'étonnerait, je devais écrire le scénario mais le projet est abandonné » et elle répondu « Si, dans quatre ans, il y aura bien un film et vous le réaliserez »... Alors on croit à ces choses-là ou pas... Mais elle avait vu juste !

CONTRAIREMENT À BEAUCOUP DE BIOPICS, VOUS N'AVEZ PAS MIS LE FOCUS SUR UNE PARTIE DE LA VIE DE DALIDA, MAIS SUR SA TOTALITÉ. POURQUOI ?

Parce que je pense que l'enfance de Dalida, sa relation à son père surtout, explique son rapport aux hommes jusqu'à la

fin. Sa vie et sa mort sont les deux faces d'une même pièce. Pour la comprendre, on ne peut pas en faire l'économie. Et toutes les phases de sa vie artistique et amoureuse sont intéressantes, des années « San Remo » au disco, ç'aurait été un crève-cœur d'en laisser de côté ! J'ai déjà la frustration de ne pas avoir pu tout raconter. Et d'avoir dû couper le film, qui faisait presque trois heures au départ !

COMMENT S'EST PASSÉE LA COLLABORATION AVEC ORLANDO, QUI COSIGNE LE SCÉNARIO ?

Très, très bien. Sa présence était un garde-fou, l'assurance de rester dans la vérité de Dalida. Il a très bien compris que notre but était le même : travailler à la rendre éternelle. Orlando avait trois exigences : approuver le scénario, le choix de la comédienne qui ferait sa sœur et celui de l'acteur qui jouerait son propre rôle, ce qui est bien légitime. En échange, il a parfaitement respecté ma liberté artistique. Il m'a parfois guidée dans l'écriture (« Ca, tu ne peux pas passer à côté, Lisa ! ») mais il m'a laissée ne pas toujours coller à la réalité. J'ai écrit beaucoup de choses en me laissant traverser par ce que je ressentais. Je ne le remercierai jamais assez de sa confiance.

C'EST VOTRE PREMIER BIOPIC, COMMENT AVEZ-VOUS PROCÉDÉ POUR VOUS APPROPRIER DALIDA ?

J'ai commencé par tout lire, tout voir, tout écouter d'elle ! J'ai aussi été aidée par le fait que son style de vie m'était familier. Étant la fille de Marie Laforêt, je voyais bien ce que ça signifiait d'être chanteuse dans les années 70-80... Le glamour, la politesse, la pudeur de cette période, l'attention permanente de tout le monde (surtout des hommes qui décidaient quasiment tout pour vous, d'ailleurs), mais aussi les petites choses, comme avoir une dame avec un tampon pour imprimer votre signature sur les photos dédicacées... tout ça, je connaissais, aucun risque que je parte dans des fantasmes à côté de la plaque. Sur Dalida elle-même... C'est très étrange de rentrer dans la vie de quelqu'un aussi intimement, d'autant qu'au fur et à mesure, j'ai réalisé qu'à travers sa vie j'allais parler de moi. La première année d'écriture, j'ai été très mal, sans doute car j'ai trouvé plein de correspondances entre nous deux, dans notre intérêt pour la spiritualité ou notre rapport aux hommes par exemple. Comme elle, je n'ai jamais douté de moi dans la sphère professionnelle mais j'ai toujours douté dans la sphère intime. Mais moi, j'ai eu la chance de pouvoir être mère, ça fait toute la différence. Grâce à elle j'ai appris sur moi, notamment que je n'aurais pas supporté le vide d'une vie sans enfant. Je me l'étais camouflé jusqu'à présent.

FACE À CE DESTIN TRAGIQUE, VOUS N'AVEZ PAS EU PEUR DE FAIRE UN FILM TROP SOMBRE ?

Je savais que ça ne pourrait pas être un « feel good movie », mais je savais aussi que Dalida est un personnage à deux



facettes : en elle co-existent la femme, si souvent malheureuse et la chanteuse, si solaire. C'est pour ça que j'ai choisi de raconter sa vie sous le double prisme des hommes qu'elle a aimés et de ses chansons. Elle a eu de grandes joies, et pas seulement professionnellement. Sa passion charnelle pour Richard Chanfray, notamment, est un moment très joyeux du film.

PARLEZ-NOUS DU CASTING. EST-IL VRAI QUE VOUS AVEZ VU 200 COMÉDIENNES AVANT DE TROUVER SVEVA ALVITI ?

Oui ! On a commencé par la France, mais toutes les actrices que j'ai vues roulaient les 'R', c'était too much ! Est-ce parce qu'on n'a pas trop la culture des accents, ici, ça faisait très artificiel. Donc nous avons élargi le casting à l'Italie et au Moyen-Orient. Quand j'ai vu la vidéo de Sveva, j'ai senti quelque chose de très fort. Quand elle est venue à Paris, il restait encore 20 comédiennes en lice. Sveva a chanté *Je suis malade*, et là, cette force d'émotion ! J'en ai pleuré. Elle était quasi-débutante, elle ne parlait pas français, mais à la fin quand elle m'a dit « Je suis Dalida », j'ai répondu « Je sais ».



ET POUR LES GARÇONS ?

Je me suis régalée, car Dalida n'aimait que les beaux gosses ! J'ai eu la chance d'avoir exactement les acteurs dont je rêvais. Ils m'ont tous bluffée, tant Nicolas Duvauchelle (Richard Chanfray) et Jean-Paul Rouve (Lucien Morisse) que ceux qui passent plus vite dans la vie de Dalida, Niels Schneider (Jean Sobieski), Alessandro Borghi (Luigi Tenco) et Brenno Placido (Lucio). Patrick Timsit (Bruno Coquatrix) et Vincent Perez (Eddie Barclay) eux aussi, sont plus vrais que nature. Et quand Riccardo Scamarcio, que j'étais allée voir dans les Pouilles m'a dit banco pour le rôle d'Orlando, j'ai su que j'avais le meilleur casting masculin... au monde !

QUELQUES MOTS SUR LA COULEUR DU FILM, LES COSTUMES, DÉCORS, LUMIÈRES...

Je n'ai pas voulu coller à la réalité mais plutôt proposer une évocation, faire que ça soit le plus beau possible ! Un peu comme dans *Mad Men* : les gens n'avaient pas des bureaux aussi design dans les années 60 mais ça n'a aucune importance à partir du moment où l'on y croit et que ça nous fait rêver. La costumière Emmanuelle Youchnovski a tout compris à cette approche, en me proposant d'habiller Dalida non pas en fonction des modes successives, mais selon les hommes de sa vie : avec Lucien Morisse elle est un peu « dame », avec Chanfray, les matières et coupes sont plus souples et sensuelles.

LE FILM EST FINI, QUELLE PLACE A DALIDA DANS VOTRE VIE DÉSORMAIS ?

Énorme, et pour toujours ! Dès le début de mon travail, je la sentais, pas loin, et je la sens encore. Je comprends parfaitement sa quête d'absolu, sa soif d'amour, le grand et pas le petit qu'on nous sert habituellement... Elle m'a appris à ne plus me laisser trimballer. Grâce à elle, je suis devenue ma meilleure amie. Je suis sûre qu'on se serait bien entendues car en plus de son talent et de sa classe, c'était une fille très gentille, je le sais. Je suis fière et heureuse d'avoir pu le remettre dans la lumière.

INTERVIEW DE ORLANDO



ORLANDO, DEPUIS QUAND PORTEZ-VOUS CE PROJET ?

Depuis 5 ans ! Après un premier échec avec des coproducteurs américains qui m'ont proposé deux scénarios sans âme ni finesse, j'ai fini par laisser tomber le projet en 2012. Je tiens donc à rendre hommage à Julien Madon, le producteur, qui n'a jamais lâché, depuis toutes ces années ! Il s'est battu, m'a rappelé encore et encore ! J'ai fini par rencontrer Lisa Azuelos et Jérôme Seydoux avec qui je me suis très bien entendu. Leur vision du film m'a complètement rassuré, et nous sommes repartis de zéro.

VOUS AVEZ LA RÉPUTATION D'ÊTRE UN AYANT-DROIT PARTICULIÈREMENT ATTENTIF...

Voilà 30 ans que Dalida est partie, et ma mission, hier comme aujourd'hui, reste la même : ne pas se contenter de faire vivre sa mémoire mais la projeter dans le futur. Ce sont les nouvelles générations qui m'intéressent ! La force de Dalida, c'est qu'elle plait à tous les âges. Jusqu'au bout, je ferai tout pour que cela continue. Mais je suis conscient de n'être ni auteur ni réalisateur, donc une fois que j'ai accordé ma confiance, je laisse les gens travailler.

POURQUOI AVOIR CHOISI LISA AZUELOS ?

Déjà parce que j'aimais l'idée qu'un film sur une femme soit réalisé par une autre femme. Et puis Lisa est une femme de caractère, comme Dalida ! Elle a tout de suite compris une chose essentielle : en ma sœur cohabitaient Dalida et Iolanda, la femme publique et la femme privée, si différentes, et il fallait leur rendre justice à toutes les deux. Lisa a d'autant mieux compris la richesse et complexité du personnage qu'elle-même est fille d'une star de ces années là.

COMMENT AVEZ-VOUS TRAVAILLÉ AVEC LISA ?

Pendant la phase d'écriture, mon apport a été de lui préciser des faits, des lieux, des dates, le rapport qu'entretenait Dalida avec le public et ses hommes, afin d'être au plus près de la vérité. J'ai mis aussi à sa disposition toutes mes archives et les documents que Dalida m'avait légué. Lisa a eu la totale liberté d'écrire le scénario et de réaliser le film qu'elle voulait. En lisant le script je me suis dit qu'elle avait tout compris.

ET POUR LE CASTING, SUR LEQUEL VOUS AVIEZ UN DROIT DE REGARD ?

J'avais un droit de regard sur les acteurs qui nous incarnaient ma sœur et moi. Pour Dalida, ça a été un long chemin. J'avoue

que je n'ai pas été tout de suite convaincu par le premier essai de Sveva Alviti. Je l'ai trouvée belle et touchante mais il me manquait quelque chose... Elle a demandé à me voir et j'ai accepté. Quand elle est arrivée, au milieu d'un dîner avec Lisa et Julien j'ai été très impressionné. Elle a cette élégance, cette morphologie, le glamour, la finesse de Dalida. On a parlé en italien, elle m'a touché, on s'est revus pendant deux heures à mon bureau, je lui ai montré des vidéos et expliqué la gestuelle, la démarche, comment ma sœur sculptait l'air avec les mains, son âme, son ADN. Ils ont fait un autre test, cette fois-ci formidable, où elle a montré les nerfs, les tripes qu'elle avait. J'ai dit à la production « Elle sera Dalida, vous aviez raison d'insister ! ». Le premier jour du tournage, je lui ai envoyé un petit mot : « À partir d'aujourd'hui, j'ai une nouvelle petite sœur ». Je sais qu'elle y a été sensible. Je souhaite à Sveva une grande carrière, elle a tous les atouts... On a tant besoin de belles et talentueuses filles dans le cinéma européen !

ET RICARDO SCAMARCIO, QUI VOUS INTERPRÈTE ?

C'est drôle, j'avais pensé à cet acteur, que j'adore depuis longtemps, pour jouer Luigi Tenco. Mais en lisant le script il a trouvé le rôle d'Orlando plus... pétillant ! (*rires*). Je trouve qu'il m'a traité avec beaucoup d'élégance, de précision, de respect, sans jamais tomber dans la caricature.

QUE PENSEZ-VOUS DES ACTEURS QUI INCARNENT LES HOMMES DE SA VIE ?

Par-faits ! Ce casting deux tiers français un tiers italien est exceptionnel. Jean-Paul Rouve campe Lucien avec beaucoup d'authenticité et de sincérité. Et c'est un être délicieux en privé. Niels Schneider, l'acteur fétiche de Xavier Dolan, est aussi beau qu'était Jean Sobieski, une apparition dans la vraie vie. Alessandro Borghi est magnifique et sombre, comme Luigi Tenco l'était... Quant à Nicolas Duvauchelle, j'avais poussé pour qu'il fasse Richard Saint Germain. Il est plus vrai que nature, dans la façon de marcher, le côté sensuel, un peu bestial. Ma sœur a aimé des hommes si différents, c'est fou ! Il faut se souvenir que je les ai tous très bien connus, donc je sais de quoi je parle...

QU'AVEZ VOUS RESENTI EN VOYANT LE FILM ACHEVÉ ?

La première fois, j'ai eu un énorme choc. J'ai pris ça en plein visage. C'est difficile de voir sa propre vie qui défile comme ça, d'autant que Dalida n'était pas que ma sœur, j'ai travaillé avec elle, on a fait la plus grande partie du chemin ensemble, « j'ai été le témoin de son histoire, je suis devenu le gardien de sa mémoire. » Je n'ai pas dormi de la nuit, j'ai demandé à revoir le film, afin d'être plus « spectateur » et moins partie prenante. La seconde fois seulement, j'ai réussi à me faire un avis.



ET ?

Je suis fier et heureux du résultat. Il m'arrive parfois d'en vouloir à Iolanda de nous avoir privés si tôt de Dalida mais je pense aussi que Iolanda s'était retirée pour que Dalida entre dans l'éternité. Ma sœur a toujours un immense succès, partout dans le monde, elle était une légende de son vivant aujourd'hui elle est devenue un mythe « FOREVER », je pense que son public sera heureux de la retrouver dans sa vérité, sa complexité et sa beauté. Sans compter ceux qui la découvriront à l'occasion du film. Je pense, plus que jamais, que Dalida a toujours un avenir devant elle... Je reste... Son producteur.

INTERVIEW DE SVEVA ALVITI



SVEVA ALVITI, LE PUBLIC FRANÇAIS NE VOUS CONNAÎT PAS ENCORE. QUI ÊTES-VOUS ET D'OÙ VENEZ-VOUS ?

Je suis italienne, de Rome et j'ai 32 ans. Toute jeune, je voulais être joueuse de tennis, j'ai d'ailleurs atteint un niveau professionnel, jusqu'au jour où ma sœur m'a inscrite au concours de mannequins Elite Model Look Italie. J'ai eu la chance de gagner ce concours et donc de partir vivre à New York à 17 ans. Très tôt, j'ai su que je voulais être actrice mais le mannequinat m'a permis de me payer la meilleure formation de comédienne possible là-bas. J'ai fait ça pendant neuf ans, et au moment où j'allais laisser tomber mon rêve, déçue de n'avoir pas trouvé de rôles intéressants... Dalida est arrivée !

COMMENT CELA S'EST-IL PASSÉ ?

Ce qui est drôle, c'est que j'ai commencé par refuser de rentrer en Europe pour faire le casting. Mon agent insistait encore et encore, mais je pensais que je n'aurais aucune chance, c'était un rôle trop grand pour moi ! Et puis je ne parlais pas du tout français, je ne chantais pas, je ne dansais pas... Pourquoi ils me voulaient, c'était bizarre non ? Mon agent a quand même réussi à me convaincre de faire une vidéo de démo sur mon iPhone. C'est en la préparant que j'ai vraiment découvert Dalida. Je connaissais ses chansons, comme tous les italiens, mais pas du tout la femme. Une interview d'elle sur Youtube a tout changé. Je me suis sentie touchée et si proche d'elle, soudain... Comme si je la comprenais intimement. Comment ne pas vouloir incarner une femme si sensible, si gentille et si forte ? J'ai commencé à rêver...

ET APRÈS ?

Lisa a vu 200 actrices et il en est resté vingt. Là, j'ai fait le déplacement jusqu'à Paris, quand même ! Il y avait une chanson à préparer, en play-back. J'ai choisi *Je suis malade* car c'est celle qui m'émouvait le plus. Je pensais que je n'avais pas beaucoup de chances d'être choisie mais tant pis, je l'ai fait pour moi, pour donner ce quelque chose que je sentais en moi... Cette chanson, c'est aussi un poème, et j'en comprenais la douleur. À la fin, tout le monde est resté silencieux. J'ai vu que Lisa Azuelos pleurait. Je lui ai juste dit « Je suis Dalida ». Et elle a simplement répondu « Je sais ».

COMMENT S'EST PASSÉE VOTRE RENCONTRE – CRUCIALE POUR DÉCROCHER LE RÔLE – AVEC ORLANDO ?

J'avais très peur de le rencontrer, mais j'ai inclus ça dans mon travail sur le personnage, sur les moments de trac que Dalida avait dû vivre. Orlando a été extrêmement bienveillant,

il m'a fait faire tout un travail sur ma gestuelle mais il m'a laissée donner ma version de Dalida, pas seulement une imitation, car il était important que je me l'approprie. À la fin du tournage, Orlando m'a fait le plus beau cadeau qui soit, en m'offrant une paire de boucles d'oreilles qui ont appartenu à Dalida et en m'appelant « sa petite sœur... »

COMMENT VOUS ÊTES-VOUS PRÉPARÉE ?

J'ai eu neuf mois pour me préparer et j'ai énormément travaillé, déjà pour apprendre le français ! Le tournage a duré 3 mois, en France, Italie et au Maroc. C'était assez éprouvant car j'avais quatre heures de maquillage par jour. Perruque, prothèse sur le nez, fausses dents, un gros travail ! Surtout certains jours, quand je devais passer d'une scène des années 50 à une scène des années 80. J'avais un coach pour m'aider à répéter, et j'ai travaillé le scénario jusqu'à le savoir littéralement par cœur. J'ai aussi été aidée par les autres acteurs, tous plus expérimentés que moi et de très bon conseil. Nicolas Duvauchelle, Niels Schneider, Riccardo Scamarcio, Jean-Paul Rouve... Ils m'ont soutenue et donné confiance. Et Lisa Azuelos a été déterminante, bien sûr. Elle était comme une mère avec moi, compréhensive, confiante, encourageante... Pour elle, ce qui compte, c'est l'émotion, donc elle laisse de la place à l'improvisation, ce qui est très agréable.

COMMENT TROUVE-T-ON LE RESSORT D'ÉMOTION, QUAND ON EST SI JEUNE, POUR INCARNER UNE FEMME SUICIDAIRE DE 54 ANS ?

Mais la fragilité n'a rien à voir avec l'âge ! Comme Dalida, je suis instinctive, portée à introspection, donc je comprenais très bien ce qu'elle ressentait. Quand on est actrice la plus belle chose est de pouvoir donner ce qu'on a, caché à l'intérieur de soi. Nous avons tous une part noire dans notre personnalité et pour moi c'était intéressant d'explorer cela artistiquement... La scène la plus difficile, pour moi n'a pas été celle de la fin mais celle de l'avortement... Le sacrifice de cette femme qui ne rêvait que de ça, avoir un enfant, a quelque chose d'inhumain. Mais Dalida, ça n'est pas que de la souffrance, heureusement ! Les scènes de joie m'ont fait un bien fou. Quand j'ai chanté dans le vrai Olympia ou à San Remo, c'était une émotion incroyable. Peut-être mes plus beaux souvenirs. Il y a eu un moment du tournage où je ne savais plus si j'étais Sveva ou Dalida, c'était vertigineux, dans le bonheur comme dans la douleur. Aujourd'hui, Dalida s'est un peu éloignée de moi, c'était salutaire, mais elle reste le plus beau cadeau que la vie m'a fait à ce jour.



INTERVIEW DE RICCARDO SCAMARCIO



QUE SAVIEZ-VOUS DE DALIDA, AVANT DE LIRE LE SCÉNARIO ?

Je savais qu'elle était très connue en France et je connaissais ses chansons en version originale, car elle a souvent repris des tubes italiens. Pour mes parents, c'était une énorme star ! Quant à son frère Orlando, je connaissais juste son nom, j'ignorais qu'il avait été si important dans sa carrière.

LISA AZUELOS AVAIT PENSÉ À VOUS POUR LE RÔLE DE LUIGI TENCO, POURQUOI AVOIR PRÉFÉRÉ ORLANDO ?

En fait, au début, elle m'a proposé les deux rôles. Au départ, m'engager sur un gros film comme ça, à l'étranger, alors que

le financement n'était pas bouclé, je n'étais pas particulièrement chaud. Lisa est donc venue me voir chez moi, dans les Pouilles, ça m'a beaucoup touché qu'elle fasse cet effort. On a bien mangé, beaucoup ri, j'ai tout fait pour la faire changer d'avis mais elle n'a pas lâché ! Ensemble on a conclu que le vrai défi pour moi, artistiquement, c'était plutôt d'incarner Orlando, une « nature » très lointaine de la mienne *a priori*. Le fait que Sveva n'ait pas une longue expérience du cinéma a joué également. En temps qu'acteur « confirmé », ça collait bien que je joue ce rôle protecteur auprès d'elle, ça apportait une dynamique crédible à nos personnages.

COMMENT VOUS ÊTES-VOUS PRÉPARÉ À INTERPRÉTER ORLANDO ?

J'ai regardé plein de documents d'époque, mais ma chance, c'est que contrairement aux autres personnages du film, il est vivant et heureusement d'ailleurs ! Donc je l'ai rencontré, bien sûr. La difficulté pour moi a été de rester équilibré dans mon jeu, d'incarner le frère autant que le producteur autant que l'homme privé... Sans jamais en faire un personnage caricatural. De rester dans la réalité de cet homme complexe.

LE FAIT QUE VOUS SOYEZ TOUS DEUX ITALIENS, SVEVA ALVITI ET VOUS, A-T-IL CRÉÉ UNE COMPLICITÉ PARTICULIÈRE SUR LE TOURNAGE ?

Évidemment ! Quand elle était fatiguée – et il y avait de quoi, elle a travaillé comme une folle ! J'ai rarement vu un tel engagement pour un rôle ! - Je venais lui parler en italien, je restais un peu à ses côtés. Comme si j'étais vraiment son grand frère. En plus, c'était parfait pour travailler mon personnage !

AVEZ-VOUS UNE SCÈNE PRÉFÉRÉE DU FILM ET SI OUI, LAQUELLE ?

Déjà je tiens à dire que j'ai vraiment aimé le film... En entier ! Parler de la solitude d'une star c'est un sujet casse-gueule et je trouve le résultat magnifique. Mes scènes préférées sont peut-être celles avec Nicolas Duvauchelle, que je trouve géniales. Et pour ce qui me concerne, la scène au restaurant, vers la fin. Nous avons improvisé le dialogue, Lisa a souhaité le garder. Je pense qu'il dépeint avec honnêteté et simplicité la tendresse entre la sœur et le frère.

INTERVIEW DE JEAN-PAUL ROUVE



CONNAISSIEZ-VOUS LUCIEN MORISSE AVANT DE LIRE LE SCÉNARIO ?

Je connaissais vaguement son nom, et je n'étais même pas sûr de pouvoir l'incarner car il était beaucoup plus jeune que moi. Au moment de son mariage avec Dalida, il n'a que 32 ans ! Mais le rôle m'a séduit et dans les années 60, les hommes s'habillaient tous comme des « messieurs », donc nous avons pensé que mon grand-âge passerait ! *(rires)*

COMMENT AVEZ-VOUS TRAVAILLÉ LE PERSONNAGE ?

Il y a très peu de choses sur Lucien Morisse, hormis des photos, car c'était vraiment un homme de l'ombre... J'ai juste pu écouter un document sonore d'une vingtaine de secondes et j'ai aussi parlé à des artistes qui l'ont bien connu, comme Annie Cordy et Johnny Hallyday. Sur le fond, avoir peu de matière pour travailler un rôle a ses avantages. On peut l'imaginer, le rêver, sans être obligé de coller à la réalité.

ORLANDO NE VOUS A PAS GUIDÉ ?

Pas tellement, en fait, il intervenait peu sur le plateau. C'est drôle, car c'est mon voisin à Paris, donc on se croisait sans arrêt depuis des années sans se connaître vraiment, et j'étais hyper touché lorsqu'il m'a dit qu'il trouvait « mon » Lucien Morisse juste...

QUE PENSEZ-VOUS DE LA RELATION ENTRE LUCIEN ET DALIDA ?

Ça n'est pas parce que je le joue, mais je crois qu'il a été le véritable homme de sa vie ! Il a été son pygmalion, son père, son mari, un peu tout ça en même temps... J'ai l'impression que leur histoire est celle d'un rendez-vous manqué. Dalida n'était plus amoureuse quand il s'est finalement décidé à l'épouser mais s'ils s'étaient mariés quelques années plus tôt, s'il avaient eu un enfant, ça aurait tout changé, au destin de Dalida comme à celui de Lucien je pense.

IL A QUAND MÊME UN CÔTÉ ODIEUX, QUAND IL LA FAIT BLACKLISTER APRÈS LEUR RUPTURE ?

Bien sûr ! Je ne le justifie pas, mais il réagit en homme amoureux et jaloux, je peux le comprendre. J'aime bien quand les personnages ont des réactions pas glorieuses, c'est ça qui les rend humains. Et à sa décharge, plus tard, il se rendra compte de son erreur. La scène à l'Olympia a vraiment eu lieu, et il y a de la grandeur chez Lucien, de reconnaître que Dalida peut se passer de lui désormais, et surtout de l'accepter.

UN MOT SUR LISA AZUELOS ?

C'était une amie depuis longtemps mais nous n'avions jamais travaillé ensemble. J'ai adoré la gaieté et l'énergie qu'elle mettait sur le tournage et je suis sincèrement épaté de la réussite de son film. Elle a vraiment bien fait de prendre Sveva, une débutante c'était risqué mais elle a fait un travail extraordinaire, franchement je lui tire mon chapeau parce qu'elle est balèze, la petite ! J'ai trouvé qu'on a beau connaître l'histoire et sa triste fin bien entendu, on se fait embarquer, comme si on glissait avec Dalida, à son rythme, j'ai trouvé ça très intelligemment mené. Le film parle de la femme ; la carrière est avant tout une toile de fond, c'est ça qui est touchant et qui permet à tout le monde, femme ou homme d'ailleurs, de se laisser emporter.

INTERVIEW DE NICOLAS DUVAUCHELLE



COMMENT POURRIEZ-VOUS PRÉSENTER VOTRE PERSONNAGE, RICHARD CHANFRAY ALIAS « LE COMTE DE SAINT-GERMAIN » ?

C'est un peu Mike Brandt dehors et Christophe Rocancourt dedans ! Derrière son côté flamboyant, c'est un type peu recommandable, très mytho, très drogué, assez violent, mais qui à sa décharge n'a pas eu une vie facile. Il me fait un peu penser à un personnage de la cour du Roi Soleil. Sorti de rien, il s'est construit une identité, a longtemps traîné avec des mondains, couché à droite à gauche... Pour finir par décrocher le gros lot : Dalida !

VOUS PENSEZ QU'IL N'ÉTAIT PAS SINCÈRE AVEC ELLE ?

Au début je pense qu'il était surtout intéressé, mais Dalida était une femme très séduisante et je crois qu'ils se sont vraiment aimés. Leur histoire a tout de même duré près de dix ans. J'imagine qu'ils s'épataient l'un l'autre, car si elle était archi célèbre, Chanfray était, d'une certaine façon, la star des beaux parleurs. En outre, il est vraisemblablement l'homme qui lui a fait découvrir le plaisir physique, ça compte !

COMMENT AVEZ-VOUS ABORDÉ LE PERSONNAGE ?

Pour travailler le fond, Lisa Azuelos m'a passé beaucoup de documents d'époque, des vidéos, les interviews qu'il a données en tant que philosophe ou alchimiste, le clip du disque qu'il a enregistré avec Dalida. Et sur la forme, on s'est littéralement éclatés, avec la costumière : chemises pelle à tarte, ceinturons, bagouzes, boots à talons, manteau de fourrure, toute la panoplie ! Je portais une belle perruque dégradée et j'ai aussi fait des UV pour avoir l'air le plus tropézien possible. C'est la première fois que j'incarnais un personnage des années 70 et j'ai adoré ça.

ORLANDO DIT QUE VOUS ÊTES UN RICHARD CHANFRAY PLUS VRAI QUE NATURE...

Je me souviens du jour où il est venu sur le plateau et où il m'a vu pour la première fois en Saint-Germain. Il m'a regardé puis il a marqué un long temps d'arrêt sans pouvoir parler. C'était hyper sympa, et aussi assez émouvant, pour Lisa et moi, de le voir aussi troublé.

COMMENT S'EST PASSÉ LE TRAVAIL AVEC SVEVA ALVITI ?

Je l'ai trouvée magnifique et hyper courageuse : première arrivée sur le plateau, dernière partie, des heures de maquillage, des cours de français chaque jour... Même le week-end elle revenait pour répéter ses chansons et ses chorégraphies... Chapeau !

DALIDA

BIOGRAPHIE PAR JACQUES PESSIS



LES JEUNES ANNÉES

Qu'il était pauvre et abandonné ce village de Calabre, Serrastretta, d'où partirent les grands-parents de Dalida dans l'espoir du rêve oriental, d'une vie meilleure.

17 JANVIER 1933...

Naissance de Iolanda, fille de Pietro et Giuseppina Gigliotti. Pietro est premier violon à l'opéra du Caire, sa femme Giuseppina reste à la maison. Ils ont déjà un fils de 3 ans, Orlando. Le cadet, Bruno (connu plus tard sous le nom de Orlando), naît quelques années après. La famille Gigliotti, aux racines calabraises, vit au Caire dans un modeste appartement dans le quartier populaire de Choubra.

Très jeune, elle doit subir deux opérations aux yeux à la suite d'une maladie mal soignée, l'obligeant à porter des lunettes durant son enfance et son adolescence.

1939, la guerre éclate, l'Égypte est alliée aux Anglais contre Hitler. Tous les Italiens vivant en Égypte sont arrêtés. Le père de Iolanda passe ainsi quatre années interné au camp de Fayed, en plein désert. Il revient physiquement et moralement épuisé. Malade, il disparaît en 1945.

MISS ONDINE ET MISS ÉGYPTE

Pour aider financièrement sa mère, Iolanda travaille comme secrétaire-dactylo dans une entreprise d'import-export de produits pharmaceutiques. Elle rêve, depuis toujours, de se faire un nom dans le monde du spectacle et tout particulièrement d'être actrice. Ses idoles s'appellent alors Ava Gardner et Rita Hayworth.

À 16 ans, elle jette par la fenêtre ses lunettes qui l'ont tant fait souffrir et, pour se prouver à elle-même qu'elle est devenue très belle, elle se présente en 1952 à l'élection de Miss Ondine. Elle gagne le concours et se retrouve, le lendemain, en photo dans tous les quotidiens locaux, au grand désespoir de sa mère qui n'était pas au courant que sa fille avait participé à un concours de beauté.

Elle devient mannequin chez Donna, une maison de couture alors très célèbre au Caire. En janvier 1954, elle remporte le titre de Miss Égypte. Dans les salons de l'Auberge des Pyramides, vêtue d'un maillot deux pièces « panthère », portant le numéro 7, elle fait sensation.

20 NOVEMBRE 1954

Dans LE MASQUE DE TOUTANKHAMON qui sort aujourd'hui en Égypte, Iolanda joue le rôle d'une danseuse espionne. Iolanda a auparavant interprété une vamp faussement hollywoodienne dans UN VERRE, UNE CIGARETTE de Niazi Mostafa, paru en septembre 1954. Parce qu'elle ressemble à Hedy Lamarr, l'héroïne de SAMSON ET DALILA de Cecil B. De Mille, le réalisateur lui suggère alors de prendre le pseudonyme de Dalila.

25 DÉCEMBRE 1954

Iolanda, dite « Dalila », débarquée au Bourget à bord d'un Constellation a passé sa première nuit à Paris. Marc de Gastyne, séduit par son charisme à l'écran, lui a conseillé de tenter sa chance en France. Avec sa femme Shira, ils lui proposent de l'héberger quelque temps dans leur modeste appartement près des Champs-Élysées. De Gastyne lui a trouvé un imprésario, un vieil ami à la retraite, le colonel Vidal, qui veut se reconverter dans le spectacle. Enthousiaste, il offre à Dalila le voyage du Caire à Paris. Très vite, il s'avère que le colonel ne connaît pas grand-chose à ce métier.

Un mois après son arrivée, la jeune femme s'installe dans une chambre de bonne, 67, rue de Ponthieu, à côté des Champs-Élysées, puis, le 9 mai 1955, emménage rue Jean Mermoz, avec pour voisin un certain Alain Delon.

Entre deux rendez-vous avec des directeurs de casting, elle écrit à sa mère, affirmant qu'elle est très heureuse «près de la plus belle avenue du monde dans un quartier rempli de vitrines». En fait, elle est très inquiète, car elle ne parvient pas à décrocher le moindre rôle. Elle ne se décourage pas pour autant. Pour subsister, elle décide de tenter sa chance dans la chanson. Au Caire, on lui a mille fois affirmé qu'elle avait une très jolie voix. Elle prend ainsi des cours avec Roland Berger, un professeur qui lui apprend à placer sa voix.

SEPTEMBRE 1955

Grâce à l'intervention de son agent le colonel Vidal, Dalila est engagée au Drap d'Or, un cabaret des Champs-Élysées. Quelques semaines seulement après, elle accepte la proposition de chanter aussi, à quelques centaines de mètres de là, à La Villa d'Este, un cabaret très renommé près des Champs-Élysées. Elle devient le «lever de rideau» d'un spectacle dont les têtes d'affiche sont Juliette Gréco, ex-muse de Saint-Germain-des-Prés, et Charles Aznavour.

Un soir, l'un des habitués, l'auteur dramatique Alfred Machard, lui conseille de modifier son patronyme et de remplacer le dernier «l» par un «d» comme Dieu le père. Dalila devient Dalida. C'est un véritable succès chaque soir. Elle restera à l'affiche pendant un an.

9 AVRIL 1956

Tous les lundis soirs à l'Olympia, a lieu une émission : *Les numéros un de demain*. Elle est organisée par Bruno Coquatrix, maître des lieux, et Lucien Morisse, directeur artistique d'Europe n°1. Tous deux cherchent de nouveaux talents pour rajeunir le paysage de la chanson française.

Quelques minutes avant de pénétrer dans le temple du boulevard des Capucines, Eddie Barclay, le «roi du microsillon», et Lucien Morisse hésitent entre cinéma et music-hall. Confortablement installés au bar Romain, rue Caumartin, ils n'arrivent pas à se décider. Eddie penche pour le cinéma, Lucien pour l'Olympia. Ils jouent leur choix au 421. Les dés finalement tranchent en faveur de Lucien et, du même coup, de Dalida. Dix-septième concurrente sur vingt, Dalida chantera à l'Olympia, drapée à la romaine dans une robe blanche. Elle interprétera d'une voix encore incertaine, le succès du moment de Gloria Lasso, *Étranger au paradis*. Lucien Morisse a le coup de foudre pour la femme, Eddie Barclay pour l'artiste et Bruno Coquatrix voit, en elle, le premier sex-symbol du music-hall.

28 AOÛT 1956

Le premier 45 tours de Dalida, *Madona*, produit par Eddie Barclay, sort aujourd'hui. Europe n°1 le diffuse à plusieurs reprises, à la satisfaction des auditeurs qui jugent la voix «grave, peu commune et intéressante». Fort de cet accueil, Lucien Morisse récidive. Un deuxième disque, *Le Torrent*, est enregistré dans la foulée.



28 OCTOBRE 1956

Lucien Morisse ne perd pas de temps. Il croit en Dalida, et veut trouver la chanson qui fera de sa protégée, une star. Un troisième 45 tours sort deux mois, jour pour jour, après le tout premier. Le titre 1 de la face A est une adaptation de *Guaglione*, des couplets créés par Marino Marini, un orchestre alors célèbre en Italie. Rebaptisés *Bambino*, ils vont bouleverser la vie de Dalida et le quotidien des Français.

LA BAMBINITE

«La France s'est mise à bambiner»... «Notre pays souffre d'une bambinite aiguë»... C'est en ces termes qu'éditorialistes et humoristes accueillent et reconnaissent le succès d'une chanson, «matraquée» plusieurs fois par jour sur Europe n°1. En moins de trois semaines, le 45 tours se vend à trois cent mille exemplaires. Il est aujourd'hui considéré comme un classique dont la diffusion totale est estimée à quarante millions de disques.

LE 17 SEPTEMBRE 1957, Dalida devient la première femme à recevoir un «disque d'or», mais aussi à créer un fan club où l'on répond, chaque semaine, à plusieurs milliers de lettres. La sensualité de l'interprète séduit les garçons, et les adolescentes veulent lui ressembler. Les critiques saluent «la Bardot de la chanson», à l'heure où BB triomphe à l'écran, avec ET DIEU CRÉA LA FEMME.

27 FÉVRIER 1957

Dalida chante pour la première fois à l'Olympia. Elle apparaît en «supplément de programme» du spectacle de Charles Aznavour, c'est-à-dire en ouverture. En vieux routier du music-hall, Bruno Coquatrix sait



qu'il est impossible de passer du jour au lendemain, du statut d'espoir du disque à celui de star. Si l'on va trop vite, la chute peut se révéler aussi brutale que l'ascension. Suivant un plan mûrement réfléchi, il fait signer, à la jeune artiste, des contrats s'étalant sur plus d'une année. Après l'Olympia, qui se termine le 19 mars, il l'envoie à Bobino, du 19 avril au 1er mai. Elle assure la fin de la première partie. Après une série de concerts partout en France, le 9 octobre 1958, à

Bobino, elle se trouve pour la première fois en haut de l'affiche. Les quinze chansons qu'elle interprète figurent depuis deux ans en bonne place dans le classement des meilleures ventes de disques. La partie était gagnée d'avance. Un triomphe avant beaucoup d'autres...

18 AVRIL 1961

À la mairie du 16^e arrondissement, Dalida régularise cinq années d'amour en épousant son pygmalion, Lucien Morisse. Le bonheur est au rendez-vous. Hélas, la roue de la vie tourne parfois encore plus vite qu'un manège. Un mois plus tard, invitée au Festival de Cannes, Dalida croise, dans une discothèque, le regard d'un jeune et très beau peintre d'origine polonaise, Jean Sobieski. C'est le coup de foudre ! Elle tombe immédiatement sous le charme. Leur amour est vite découvert par les paparazzis, le scandale éclate à la une de tous les journaux. Lucien Morisse, blessé, décide de se venger en boycottant ses chansons à la radio. Le divorce est inévitable. Dalida quitte le domicile conjugal de la rue d'Ankara, laissant le duplex à Lucien Morisse, et part s'installer avec Jean Sobieski dans un appartement loué à Neuilly. Par la suite, l'amitié entre les ex-époux se révélera un attachement indéfectible, beaucoup plus fort que l'amour.

6 DÉCEMBRE 1961

Un soir de première à l'Olympia pour Dalida, Richard Anthony assure la première partie. Avant le lever de rideau, elle découvre dans sa loge une couronne de fleurs mortuaire, avec, en guise d'inscription : «À la chanson défunte, vive Édith Piaf !» Le choc est rude. Dalida n'en laisse rien paraître. Elle se donne, en scène, comme jamais. À la quatrième chanson, *Je me sens vivre*, la salle est debout.

L'ovation qu'elle reçoit en retour inflige un démenti cinglant à ce qui, de toute évidence, n'est rien d'autre qu'une cabale. La récompense suprême vient de Piaf qui, en la félicitant, ajoute en souriant : «Après moi, ce sera vous.» Un mois plus tard, à l'issue de triomphes quotidiens, les journalistes reconnaissent le talent, le travail et la ténacité de celle qu'ils présentent désormais comme «une grande dame de la chanson».

16 MAI 1962

En se promenant sur la Butte Montmartre, main dans la main avec Jean Sobieski, Dalida repère, rue d'Orchampt, une maison de six étages, avec une tour et un petit jardin d'où l'on aperçoit le Moulin de la Galette. Elle est à vendre. Dalida casse sa tirelire et fait un emprunt. Elle envisagera parfois de s'en séparer, mais ne la quittera jamais, jusqu'à son dernier jour.

ÉTÉ 1966

Dalida et Luigi Tenco se croisent durant l'été, sur un plateau de télévision à Rome. Elle interprète *Bang Bang*, son grand succès du moment. Ils échangent à peine un regard. Ce n'est qu'en septembre de la même année que Dalida fait la connaissance de ce jeune auteur-compositeur italien que lui présentent les patrons de sa maison de disques transalpine. Beau, jeune, la voix rauque, l'air sombre, la peau mate, les yeux noirs, Luigi séduit immédiatement Dalida, et réciproquement. À l'issue du dîner qu'elle organise dans son hôtel particulier de Montmartre, elle accepte de parrainer le jeune homme lors du prochain Festival de San Remo et de chanter la chanson qu'il a composée, *Ciao, amore ciao*. Dès lors, Dalida et Luigi ne se quittent plus. Ils vont vivre un amour passionnel et secret. Un amour, que la disparition brutale de Luigi élèvera, au rang de légende.

LUIGI TENCO, SON AMOUR

LE 26 FÉVRIER 1967, la France stupéfaite apprend que Dalida a voulu mettre fin à ses jours. Elle a loué une chambre d'un palace parisien, Le Prince de Galles, puis avalé un tube de somnifères. La femme de chambre l'a découverte vingt-quatre heures après, juste à temps. À l'hôpital, elle va passer cinq jours dans le coma. Petit à petit, la vérité éclate. Elle a voulu rejoindre Luigi Tenco, celui qu'elle aimait. Il s'est tiré une balle dans la tête parce que la chanson qu'elle défendait avec lui, *Ciao, amore ciao*, a été éliminée au premier tour du Festival de San Remo. Le 7 février, elle est apparue au Palmarès des chansons de Guy Lux, comme si de rien n'était. Elle n'a rien montré d'une dépression qui l'a conduite à tenter de dire adieu à la vie. Le 8 juin, vêtue d'une longue robe blanche, elle fait sa rentrée à la télévision. Elle interprète *Les grilles de ma maison*, la gorge serrée, au bord des larmes.

5 OCTOBRE 1967

Vêtue d'une longue robe blanche, qui tranche avec les tenues de ses dix premières années de carrière, Dalida triomphe, une fois encore à l'Olympia. Michel Polnareff assure la première partie. Dans France Soir, Jacqueline Cartier écrit : « Dalida a tué mademoiselle Bambino. »

La nouvelle Dalida est née !

LA PARENTHÈSE DE L'INDE

LE 2 NOVEMBRE 1969, Dalida est « L'invitée du dimanche » à la télévision. Elle répond aux questions d'un écrivain, Arnaud Desjardins. Son livre, *Les Chemins de la sagesse* où il raconte son initiation à la spiritualité par un sage tibétain, Swâmi Prajnânpad, a passionné la chanteuse. Devant les caméras, elle semble plus à l'écoute du bouddhisme, évoqué par son interlocuteur que par les questions qu'il lui pose. Quelques semaines plus tard, elle décide de le suivre en Inde pour passer quelques jours dans un monastère. Elle songe même à abandonner son métier et consacrer son temps à la méditation. Sa rencontre avec Swâmi Prajnânpad la fait changer d'avis. Il parvient à la convaincre de reprendre le chemin de la vraie sagesse, celle qui mène aux scènes où son public la réclame.



1^{ER} JUILLET 1970

La boucle est bouclée. Son jeune frère, Orlando, est désormais son producteur. Il crée la société International Show qui deviendra plus tard Productions Orlando, un label sous lequel sortiront les disques de sa sœur. *Darla dirladada* sera le premier succès d'une très longue série.



11 SEPTEMBRE 1970

Au retour d'une nuit dans un casino et à l'issue d'une dispute avec Agathe, sa femme, Lucien Morisse se tire une balle dans la tête. Dalida - qui, depuis leur divorce, avait conservé, avec son ex-mari, des rapports d'affection très forts et une complicité qui ne s'était jamais démentie - vit cette tragédie comme un nouveau drame personnel. Il est le deuxième «homme de sa vie» à choisir le suicide. Quelques années plus tard, Dalida avouera à quelques intimes le regret d'avoir quitté Lucien Morisse : «Quand on est jeune, on ne réalise pas, c'est l'homme avec qui j'aurais pu vieillir.»

24 NOVEMBRE 1971

Annoncée par des affiches de trente mètres de long et de quatre mètres de haut sur les Champs-Élysées, Dalida fait sa rentrée à l'Olympia, avec Mike Brant en première partie. Le public et les critiques plébiscitent un nouveau répertoire, dont elle a choisi les textes pour leur valeur poétique. On la surnomme «la reine du théâtre», «une Phèdre moderne». Bruno Coquatrix ne dissimule pas sa surprise. Il ne croyait pas à ce changement de style. Il avait même refusé de produire le spectacle et s'était contenté de louer la salle à Orlando et à sa sœur. Beau joueur, il reconnaît son erreur et propose à «Dali» de revenir quand elle le veut, sans avoir à déboursier le moindre centime...

RICHARD, COMTE DE SAINT-GERMAIN

C'EST PAR DES AMIS QUI DÎNAIENT LE SOIR DU 21 OCTOBRE 1972 CHEZ ELLE, que Dalida a rencontré Richard Chanfray qui se présente comme la réincarnation du Comte de Saint-Germain et affirme être capable de changer le plomb en or. Il ajoute être né voici un millier d'années. Coup de foudre, ils ne vont plus se quitter.

À ceux qui la mettent en garde contre celui qui va partager sa vie pendant neuf ans, avec des hauts et des bas, elle répond : «Je l'aime, il est disponible, il me fait rire, je ne suis plus toute seule.»

Richard est un écorché vif. Un soir, dans la maison de Montmartre, il blesse d'un coup de fusil un inconnu qu'il a pris pour un cambrioleur. Il s'agissait, en fait, de l'amant de l'employée de maison. Dalida met fin à sa détention provisoire en versant sa caution. Elle témoigne ensuite, en sa faveur, au cours d'un procès qui se termine par une condamnation à un an de prison avec sursis et une forte amende. Le couple bat alors de l'aile, même s'il n'en montre rien. Les deux amants se séparent en février 1981. Richard se suicidera le 20 juillet 1983. Il est le troisième «homme de sa vie» à mettre fin à ses jours...

17 JANVIER 1973 - PAROLES, PAROLES

Orlando ramène *Paroles, paroles* d'Italie où il a passé ses vacances au mois de juillet, une chanson qu'il a entendue au générique d'une émission de télévision. Il la bloque tout de suite auprès de l'éditeur français pour Dalida. Elle écoute la chanson et appelle immédiatement son ami de toujours, Alain Delon. Il connaît la chanson, puisqu'il revient d'Italie où il a tourné *LE PROFESSEUR*. Il est ravi que Dalida ait pensé à lui. La chanson a été enregistrée en quelques heures. À leurs débuts, ils ont habité des chambres voisines près des Champs-Élysées. Ils ont vécu, au début des

années soixante à Rome, une belle et discrète histoire d'amour... *Paroles, paroles* pulvérise les records de vente de 45 tours en France et dans le monde, tout particulièrement au Japon où Alain Delon est un dieu vivant. L'expression entre dans le langage courant et les politiques de tout bord l'emploient souvent pour évoquer ceux qui font des promesses et ne les tiennent jamais.

18 JANVIER 1974

Derrière les paroles de *Il venait d'avoir 18 ans*, une chanson signée Pascal Sevran, Pascal Auriat et Serge Lebrail, se cache une histoire d'amour authentique que Dalida n'avait, jusqu'alors, évoquée que devant son frère Orlando et sa cousine, secrétaire et confidente, Rosy. En décembre 1967, Dalida fait la connaissance d'un jeune Italien prénommé Lucio. Il lui rappelle par plusieurs aspects son amour disparu, Luigi Tenco, dont Lucio est un fervent admirateur. Cette amitié va très vite se transformer en une liaison amoureuse. Seul inconvénient Lucio est son cadet de douze ans. Elle tombe enceinte et décide de ne pas garder l'enfant, jugeant que le jeune homme n'était pas suffisamment mûr pour devenir père. Il ne le saura jamais. Par la suite elle le regrettera toute sa vie, surtout au moment où elle apprendra qu'elle ne peut plus être mère.

18 FÉVRIER 1974

L'album enregistré à l'Olympia un mois plus tôt contient la chanson la plus longue de l'histoire du music-hall. *Gigi l'Amoroso* dure 8 minutes ! Pour terminer son tour de chant, Dalida souhaitait une chanson qui lui offrirait à la fois la possibilité de chanter et jouer la comédie sur scène. Orlando fit appel à l'équipe fétiche de Dalida (Michaële, Lana et Paul Sebastian) pour travailler sur cette idée. Le public est en délire. Les critiques saluent la base d'une pièce de théâtre que Pagnol aurait pu écrire et que Vittorio de Sica aurait parfaitement pu mettre en scène au cinéma. Le titre devient un phénomène de société. Enregistré en six langues, il se retrouve en tête des ventes dans douze pays.

DALIDA DISCO

LE 12 JANVIER 1976, sort *J'attendrai*. Orlando a eu l'idée d'adapter au rythme d'aujourd'hui une chanson de Rina Ketty qu'il écoutait, enfant, au Caire, sur le poste de TSF familial. À Montréal, pendant la tournée au Québec, Dalida et Orlando découvrent, grâce aux médias, qu'ils viennent de créer le premier disco français. Ce nouveau rythme fait fureur dans toutes les discothèques

à New York et a déjà commencé à envahir l'Allemagne. Conforté par le triomphe exceptionnel que rencontre *J'attendrai* (numéro un aux hit-parades de janvier 1976) en France et dans toute l'Europe, Orlando trouve que le disco habille très bien sa sœur. Il réitère l'opération, le 20 mars 1978, en sortant *Génération 78* où Dalida reprend en version disco ses succès d'hier, en duo avec Bruno Guillain. C'est le tube de l'été dans les discothèques. Un an plus tard, elle récidive. *Laissez-moi danser (Monday Tuesday)* sort le 15 juin 1979. À la fin de l'été, la chanson est certifiée «disque de platine». Ce succès la conduit à lancer le défi le plus fou de sa carrière : dix-huit shows géants, à Paris, au Palais des Sports. Elle est la première femme à se produire chaque soir devant 4 000 personnes. Accompagnée par trente musiciens et douze danseurs, elle change douze fois de costumes en 130 minutes. «Un spectacle éblouissant qui restera dans les mémoires, comme un modèle du genre», écrivent les critiques.



10 MAI 1981

Elle salue l'élection de son ami François Mitterrand à la présidence de la République. Le 21 mai, elle est en première ligne, au Panthéon, lors d'une cérémonie qui marque les esprits. Elle ne fait pas de politique, mais va payer au prix fort sa complicité amicale avec le chef de l'État. Certains médias tenteront même de boycotter son travail. Pour calmer les esprits, Dalida décidera

d'entreprendre une grande tournée à l'étranger durant dix-huit mois.

17 JANVIER 1983

Dalida fête ses cinquante ans. Un passage de cap qui, dans son âme, est plus un jour de tristesse que de joie. Elle vit seule, sait qu'elle ne pourra jamais avoir d'enfant ni même en adopter. Son entourage remarque que quelque chose s'est cassé. Sur scène ou à la télévision, elle chante presque mécaniquement...

29 SEPTEMBRE 1986

Dalida retrouve Choubra et Le Moderne, la salle de cinéma où, enfant, elle rêvait de devenir actrice. Son

souhait est devenu réalité. Elle apparaît à l'écran, à l'occasion de la projection en avant-première du *SIXIÈME JOUR*, de Youssef Chahine. Trois millions d'Égyptiens lui font un triomphe. On la salue comme « une grande actrice, une tragédienne ».

Sorti en France le 16 novembre, ce long métrage reconnu unanimement par les critiques ne touchera qu'un public de cinéphiles.

3 MAI 1987

Trompant la vigilance de ses proches, elle met fin à ses jours. En guise d'adieu, elle laisse, sur la table de nuit de sa chambre, un simple mot : « La vie m'est insupportable. Pardonnez-moi. »



LISTE ARTISTIQUE

DALIDA

ORLANDO

LUCIEN MORISSE

RICHARD CHANFRAY

LUIGI TENCO

ROSY

LUCIO

JEAN SOBIESKI

PIETRO

ORLANDO (aîné)

GIUSEPPINA GIGLIOTTI

Avec la participation de

EDDIE BARCLAY

BRUNO COQUATRIX

Sveva ALVITI

Riccardo SCAMARCIO

Jean-Paul ROUVE

Nicolas DUVAUCHELLE

Alessandro BORGHI

Valentina CARLI

Brenno PLACIDO

Niels SCHNEIDER

Vittorio HAMARZ VASFI

Davide LORINO

Haydee BORELLI

Vincent PEREZ

Patrick TIMSIT



LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Lisa AZUELOS
Scénario, adaptation et dialogues	Lisa AZUELOS avec la collaboration d' ORLANDO
Musique originale	Jeanne TRELLU Jaco ZIJLSTRA
Directeur de la photographie	Antoine SANIER
Décors	Emile GHIGO
1 ^{er} assistant réalisateur	Joseph RAPP
Scripte	Isabelle QUERRIOUX
Costumes	Emmanuelle YOUCHNOVSKI
Montage	Thomas FERNANDEZ
Son	Vincent GOUJON
Producteur exécutif	Philippe GUEZ
Produit par	Julien MADON Lisa AZUELOS Jérôme SEYDOUX
Producteur délégué	BETHSABEE MUCHO
CoProducteurs	Nadia KHAMLICH Gilles WATERKEYN Bastien SIRODOT Romain LE GRAND Vivien ASLANIAN
Une Coproduction	BETHSABÉE MUCHO PATHÉ PRODUCTION TF1 FILMS PRODUCTION UMEDIA UNIVERSAL MUSIC PUBLISHING
Avec la participation de	CANAL+ TF1 OCS HD1
En association avec	RAI CINEMA LES PRODUCTIONS ORLANDO UFUND JOUROR

